

## RAPPORT SUR L'EXPEDITION DE LA HAUTE GAMBIE

Conformément aux instructions que je reçus de LORD KIMBERLY concernant la conduite et l'exécution des objectifs de l'Expédition de la Haute Gambie, j'embarquai à BATHURST à bord du paquebot colonial "ST MARY" le 22 janvier dernier, et mi-Cap sur la Haute Gambie du Lieutenant DUMBLETON, R.N, Topographe du Docteur BROWNING, responsable médical, d'un commis de deux interprètes, de vingt policiers de BATHURSH et enfin de quatre vingt sept porteurs dont la majeure partie embarqua à bord d'un cotre, loué pour l'occasion.

Comme le "ST MARY" n'était pas assez spacieux pour transporter les chevaux, qui étaient au nombre de quatre, trois furent chargés à bord du cotre, et le dernier cheval ainsi que deux ânes furent embarqués à bord du "ST MARY".

Je passe sous silence tout le travail préliminaire d'organisation et de préparation qui dut être accompli ; une description de ce travail n'est pas essentielle, à ce rapport et ne ferai que l'allonger sans ajouter à la somme de renseignements qu'il fournit.

Cependant, je ne peux poursuivre ce récit sans rendre d'abord hommage à l'énergie et au zèle avec lesquels SIR SAMUEL ROWE s'est consacré à la partie du travail d'organisation qui et devait être entrepris en Angleterre.

En raison d'une panne affectant une partie des machines du "ST MARY", ce n'est que le matin du 26 JANVIER que nous arrivâmes à l'île de MC CARTHY, où nous passâmes la journée ; elle fût consacrée à ravitailler le paquebot en charbon charger des provisions et du fourrage, engager de nouveaux porteurs et mettre les noix de cola dans de petits paniers pour le transport.

Tout étant terminé vers dix heures du soir, nous quittâmes l'île de MC CARTHY à cette heure là et mîmes le Cap sur Haute Gambie. Le cotre en remorque, ce qui réduisait considérablement notre vitesse.

Nous mîmes l'ancre au large de CANNUBAY le 27 JANVIER à dix heures du soir et achetâmes du sel à l'usage de l'Expédition, n'ayant pu nous en procurer à l'île MC CARTHY.

Nous partîmes de CANNUBAY à 11H30 mn du soir et remontâmes le fleuve, le cotre toujours à la remorque.

Tout se déroula très bien jusqu'à quatre heures du matin. Nous échouâmes alors sur un banc de sable, ce qui causa un retard de deux heures. Au lever du jour, cependant, le "ST MARY" fut renfloué et nous poursuivîmes notre route vers YARBUTENDA que nous atteignîmes à trois heures du matin le jour suivant (29 janvier). Je choisis YARBUTENDA comme lieu de débarquement parce que c'était le point au-delà duquel le "ST MARY" remonter le fleuve et qu'il y avait là une route menant à JALLACOTTA. Tôt le matin du 29 JANVIER je fis débarquer les chevaux et les ânes, et tout comme à l'embarquement, je surveillais personnellement l'Opération.

Le village, embarcadère de YARBUTENDA avait été détruit par le Roi du BONDOU deux années plutôt, et ne comptait plus que quelques cases occupées par un commerçant travaillant pour le compte de Mr VERMINCK.

Dès que les chevaux furent débarqués, un homme du nom de NALLY SAYNAH fit son apparition et se présenta comme le chef de Cantora. Je lui fis alors part des principaux objectifs de l'expédition et le priai de me fournir des guides pour me montrer la route de BADY. Il me promit des guides. Puis, quand je lui eus laissé entendre qu'il serait dans l'intérêt de son pays qu'il passait un traité avec le Gouvernement anglais, il se déclara de le faire. Il partit alors pour s'occuper des guides mais le jour s'écoula sans qu'il revint.

Le jour suivant", NALLY SAYNAH se présenta à YARBUTENDA, et après une entrevue qui dura quelques heures, il signa, en sa qualité de chef de Cantora, un traité d'amitié et de commerce.

Je lui demandai alors les guides qu'il m'avait promis à quoi il répondit qu'ils seraient bientôt là. Je commençai alors à débarquer les bagages et ceci dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Le lendemain matin (31 JANVIER), j'envoyai chercher le chef. Il ne se présenta à YARBUTENDA que vers midi, et sans les guides. Cependant, ceux-ci arrivèrent quelques heures plus tard, et, à trois heures de l'après-midi, je me mis en route, avec le convoi de terre, pour le village de Cantora que nous atteignîmes à 5 heures de l'après-midi.

Je dois ici faire une dépression pour dire qu'il était spécifié que les objectifs de l'Expédition étaient au nombre de deux : le premier, Géographique, lié plus directement à l'importance des eaux de la Haute Gambie comme voie du commerce etc. le second, politique, ayant pour but spécifique de remettre aux Chefs de TIMBO et FALABA, et à d'autres Chefs moins importants, certains présents en

témoignage des sentiments amicaux que sa Majesté éprouve envers eux, et de les assurer du désir de sa majesté d'aider à promouvoir le travail pacifique et à entretenir des relations commerciales amicales entre leurs peuples et ceux, des colonies britanniques voisines.

Afin de mener à bien les objectifs présentés ci-dessus il était nécessaire de diviser l'expédition en deux groupes ; un groupe voyageant par bateau et un convoi de terre. Le trajet entre YARBUTENDA et JALLACOTTA par voie terrestre ne représentant que deux jours et demie de marche, alors que le voyage par bateau était beaucoup plus long, je décidai de voyager à bord du bateau et d'envoyer le convoi de terre à JALLACOTTA sous la direction du Docteur BROWNING. Mon choix fut renforcé par mon désir d'examiner le fleuve moi-même et en raison de l'incertitude des communications entre le bateau et le convoi terrestre.

En outre, avant de prendre cette décision, je m'étais assuré qu'il n'y avait pas un seul village ou une seule ville entre CANTORA et JALLACOTTA, et donc qu'on ne devait redouter aucun obstacle ou aucune difficulté en chemin.

Dès que j'arrivai au village de CANTORA avec le convoi terrestre, les guides déposèrent leurs charges de continuer et au même moment, plusieurs hommes avancèrent et nous barrèrent la route. Quand je m'informai de la raison de cette conduite, il me fût répondu que je devais obtenir l'accord du chef avant d'être autorisé à poursuivre ma route. Je répondis que j'avais obtenu l'accord exigé de NALLY SAYNAH (qui était présent, et que je priai, confirmer les faits) mais il me fut répondu que celui-ci n'était pas le chef principal et que je ne pouvais poursuivre le voyage.

Comme je reprochais à NALLY SAYNAH sa mauvaise foie et de sa duplicité pour s'être présenté comme le chef de Cantora et avoir accepté des présents en cette qualité, il s'ensuivit une bruyante altercation entre celui-ci et ses partisans et la partie adverse altercation aurait tourné à la bagarre si je n'avais crée diversion en demandant à voir le soi-disant chef principal.

Il s'avéra alors que le chef rendait visite au chef de WOOLIE, sur l'autre rive du fleuve à quelques jours de marche.

La nuit avait alors commencé à tomber et il fallait mettre un terme au conflit et à l'interdiction de passage de l'Expédition. J'y parvins grâce à un mélange de menaces, de persuasion, et de promesses de présents et j'obtins en outre quatre nouveaux guides pour remplacer ceux qui avaient rompu leur engagement. Ayant tout réglé à l'amiable, je mis en route l'Expédition en leur ordonnant de s'éloigner d'un ou deux milles du village puis de s'arrêter pour la nuit. Puis, je retournai à YARBUTENDA, escorté par quelques-uns des représentants du chef absent, à qui je remis les présents que je leur avais promis, 10 Heures du soir, je pus monter à bord du "ST MARY" pour me reposer.

Le pays Cantora fut envahi en 1879 par les forces combinées de BARCARRY SARDHO, Roi du BONDOU, MOLLOH, Roi du FEERDOO, et SORIE ou ALPHA IBREHEMA chef de LABY. Les villages et les fermes du Cantora furent dévastés par cette armée, beaucoup de ses habitants furent réduits à l'esclavage et les autres se dispersèrent pour chercher refuge où ils pouvaient. Certains de ces derniers sont à présent de retour dans le CANTORA où ils ont reconstruit quelques villages. Cependant, le Roi de Cantora étant décédé et aucun véritable successeur n'ayant été élu, il semble qu'il n'y a pas d'autorité incontestée dans le pays. En fait le Cantora est une nation démantelée comme l'est depuis quelques années le pays de WOOLIE situé sur l'autre rive du Fleuve.

Le 1er FEVRIER, au lever du jour, nous commençâmes à approvisionner et à charger les bateaux et, à 9 heures, après que nous eûmes pris le petit déjeuner, le convoi fluvial partit du "St MARY" et remonta le fleuve à la rame.

Comme nous contournions un coude du Fleuve, des cris d'adieux en provenance de ST MARY nous parvinrent, portés par la brise et au moment même où nous y répondions, le "ST MARY" se déroba à notre égard et ainsi disparut le dernier lien matériel, en quelque sorte, qui nous rattachait à notre patrie, à la civilisation.

L'expédition fluviale comprenait outre moi-même, Mr DUMBERTON, cinq policiers et six marins répartis dans deux embarcations: un canot à quatre rames et un autre à deux rames.

Nous passâmes devant le rocher de Barraconda à 4 heures de l'après midi mais nous ne vîmes aucune chute et de l'eau avait plus de dix pieds de profondeur près du rocher. Nous continuâmes à ramer jusqu'à la tombée de la nuit puis nous accostâmes et campâmes à l'ombre de quelques arbres qui nous procurèrent une protection partielle contre l'abondante rosée nocturne.

Le lendemain matin (le 2 FEVRIER) à l'aube, nous reprîmes notre voyage et continuâmes à remonter le Fleuve et, à la tombée du jour, nous accostâmes et campâmes. J'avais demandé au Docteur BROWNING de brûler un arbre ou d'attacher un carré de tissu blanc à un bâton qu'il enfoncerait dans la berge à l'endroit exact où son groupe et lui traverseraient le Fleuve, et à tout autre point de son trajet le menant près du Fleuve, et de glisser dans un bâton fendu une note relatant sa progression et l'état du convoi. J'avais adopté cet expédient car c'était le seul moyen de communication entre le convoi fluvial et celui de terre.

Au début de la matinée du 2 FEVRIER, j'avais anxieusement scruté les berges de chaque côté du Fleuve, espérant y voir quelque signe du convoi de terre mais ce ne fut que vers la fin de la matinée que mon inquiétude fut soulagée par l'apparition d'un drapeau blanc sur la rive droite, et par la lecture d'une note que m'avait laissée le Docteur BROWNING, selon mes instructions, m'apprenant que le convoi de terre avait traversé le Fleuve de la rive gauche à la rive droite, à l'endroit indiqué, la veille, et que tous allaient bien.

Cependant, le Docteur BROWNING ajoutait que les guides lui causaient du souci et qu'il craignait qu'ils ne le trahissent et ne l'égarassent, informations qui réduisirent le plaisir que j'éprouvais à recevoir des nouvelles du groupe de terre.

3 FEVRIER: nous nous mîmes en route à l'aube et continuâmes à remonter le Fleuve. Nous rencontrâmes, une demi-douzaine d'indigènes qui se rendaient de JALLACOTTA à YARBUTENDA et qui s'apprêtaient à traverser le Fleuve quand nous les vîmes. Ils me firent savoir qu'ils avaient rencontré le convoi de terre il y avait une heure ou plus, sur la route menant à JALLACOTTA.

Je pensai qu'il me serait peut être possible de retrouver la piste du convoi de terre et de les rattraper ; dans cet espoir, je me dirigeai vers l'intérieur des terres accompagné de mon serviteur et, après avoir escaladé une colline dont le faite était presque parallèle au Fleuve, et avoir parcouru plusieurs miles le

long de cette crête, je finis par tomber sur un sentier qui se dessinait vaguement sur la surface rocheuse. Je suivis ce sentier sur environ une mille et je vis des empreintes de chevaux et d'autres preuves de passage du groupe de terre ; mais bien que pouvant voir à plusieurs milles à la ronde, je n'aperçus aucune trace de l'Expédition.

Du haut de la colline, je vis un Lac qui s'étendait parallèlement au Fleuve à une distance d'environ deux milles à l'intérieur des terres. Ce Lac semblait avoir environ trois milles de long et un mille de large dans sa partie la plus large. Ce fut le seul lac rencontré durant toute l'Expédition.

Le 4 FEVRIER, au début de la matinée, je vis un autre signe sur la rive droite et je trouvai une note du Docteur BROWNING datée du 3 FEVRIER à 11H 30 mn du matin, m'apprenant que son groupe avait pris le petit déjeuner à cet endroit et qu'il espérait atteindre JALLACOTTA la même nuit.

A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'embouchure du GREY river, qui, en raison de ses berges hautes et de ses nombreux méandres, ressemblait au fleuve principal, à une plus petite échelle. Nous ne vîmes aucun village dans les environs du Fleuve, ni aucun sentier sur ces rives, ni aucun canot. Nous remontâmes ce bras sur environ huit milles puis nous rebroussâmes chemin pour regagner le cours d'eau principal que nous remontâmes jusqu'au matin (7 Heures 10 mn) du 7 FEVRIER. Nous arrivâmes alors à l'embouchure du NERICO. Nous remontâmes cet affluent et, à 11 h du matin, nous arrivâmes à l'embarcadère de JALLACOTTA où je laissai les bateaux sous la surveillance des gendarmes, gardien de paix, et de l'équipage. Mr DUMBLETON et moi-même partîmes pour la ville de JALACOTTA où nous arrivâmes après quelques heures de route, la distance entre la ville et le débarcadère étant d'environ huit milles.

Le NERICO est plus petit que le GREY rive, mais sa configuration générale est quelque peu semblable à celle du GREY rives.

Etant donné que la carte du Fleuve Gambie de Mr DUMBERTON ainsi que les notes descriptives qui y sont jointes fourniront tous les renseignements nécessaires, je n'ai pas jugé bon de faire une description du cours d'eau.

Cependant, je peux mentionner que le fleuve a dans l'ensemble une largeur moyenne de plus de 150 yards jusqu'à NERICO ; que sa profondeur varie d'environ un à quatre mètres ; qu'en plusieurs endroits, son chenal est sinueux et le courant très rapide en raison des obstructions causées par les bancs de sable, les rochers et les bas-fonds. En effet, à certains endroits où le chenal était étroit et peu profond, nous eûmes beaucoup de difficulté à faire avancer les bateaux à contre courant, et ce ne fut que grâce à l'action combinée des rames et des perches que nous pûmes vaincre le courant. Les berges du Fleuve ont en moyenne environ 30 Pieds de haut, et sont généralement raides et, par endroits, tout à fait à pic.

Elles sont généralement boisées, le Fleuve étant bordé de chaque côté, d'une étroite bande de forêt. A l'exception du palmier à éventail (ran palm), je ne vis aucun bois valant la peine d'être coupé. Du haut, de quelques collines dont les promontoires se dressaient près du Fleuve, on pouvait voir toute la région avoisinante qui, en règle générale, était sans relief et inintéressante et semblait tout à fait inhabitée. En effet, le regard cherchait en vain quelque demeure ou hameau, quelque clairière ou culture ou tout autre signe de l'occupation humaine de la terre, mais, à la place, ne rencontrait que de la tristesse de ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler l'abomination de la désolation qui régnait sur cette scène.

Nous ne vîmes pas un seul canot ou toute autre embarcation sur le Fleuve entre YARBUTENDA et le débarcadère du Gouverneur MC DONNELL à notre arrivée (laps de temps de 32 années), aucun fardeau autre que la feuille flottante, la branche brisée ou l'arbre tombé ne vint en troubler la surface.

A JALLACOTTA, nous rencontrâmes le groupe de terre qui campait en dehors de la ville et je fus heureux d'apprendre du Docteur BROWNING qu'il se portait bien, que son groupe était arrivé sain et sauf et sans incidents à JALLACOTTA, le 4 FEVRIER 4 heures de l'après-midi.

Cependant, ma joie fut de courte durée, car quelques instants plus tard, on m'apprit l'alarmante nouvelle qu'un des porteurs souffrait d'un cas sévère de variole. Le Docteur \* Note : on trouvera cette carte à la fin de ce rapport BROWNING avait soigneusement isolé le malade du reste des porteurs et, d'après mes suggestions, il prit d'autres mesures sanitaires préventives ; ceci étant fait, nous ne pûmes qu'espérer que la maladie ne se propagerait point.

L'apparition de la variole fut une circonstance très malheureuse et très embarrassante et me causa l'angoisse la plus grande et la plus constante née de la crainte toujours présente que la maladie se transforma en épidémie parmi les hommes. S'il en avait été ainsi, je n'aurais pas pu continuer ni revenir sur mes pas, avec peu ou pas de vivres, et avec seulement peu de chances d'en obtenir, même très peu, auprès des indigènes (qui ont une terrible peur de la variole), l'expédition se serait terminée en une catastrophe dont il était effrayant d'envisager même l'éventualité et la gravité.

A quatre heures de l'après-midi, j'eus un entretien avec ce chef de JALLACOTTA, FARRUMBA WALLE, et l'informai de l'objet de ma visite à sa ville.

Plus tard dans la soirée, il me rendit ma visite et il fut alors convenu que je le rencontrerais le jour suivant afin de lui expliquer plus en détail les objectifs de l'Expédition.

8 FÉVRIER, à 11 Heures du matin, je me rendis à la ville où j'eus un long entretien avec le chef et ses notables. Je lui transmis le message de sa Majesté et lui fit part tout ce qu'il devait savoir quant aux objectifs et la destination de l'Expédition Je lui expliquai ensuite, en détail, clause par clause, le sens et la portée du traité ; j'obtins son accord aux termes du traité qu'il ratifia par sa signature. Après quoi, je lui remis les présents qui lui étaient destinés. A trois heures, l'entretien ayant pris fin, je retournai au campement et commençai à rassembler des provisions pour le convoi fluvial. M'étant procuré des rations de cinq jours pour les policiers et l'équipage, je demandai à Mr DUMBLETON de retourner au débarcadère puis de remonter le Fleuve jusqu'au débarcadère de BADY où je prendrais contact avec lui. Ces soit disant débarcadères à proprement parler mais simplement l'endroit de la rive où aboutissait un sentier menant d'une ville au fleuve, je fournis à Mr DUMBLETON une description des caractéristiques naturelles de l'emplacement du débarcadère de BADY afin qu'il pût le reconnaître.

9 FEVRIER, j'ai eu, avec le chef, un autre entretien au cours duquel il se dit très satisfait des présents que je lui avais remis ainsi que de ma visite et de ses objectifs ; il déclara qu'il serait très heureux si les routes étaient maintenues ouvertes pour le commerce et qu'il ferait tout en son pouvoir pour assurer la sécurité des échanges dans sa région. L'ayant informé que je partais pour BADY le lendemain matin de bonne heure, et lui ayant fait promettre qu'il m'enverrait des guides et qu'il ferait tout en son

pouvoir pour aider le malade souffrant de variole, je pris congé et retournai au campement où je fis mes préparatifs pour le voyage du lendemain. Après quelques efforts de, persuasion, je réussis à décider un des porteurs qui avait eu la variole à rester sur place pour soigner le malade. Je lui fis les recommandations nécessaires pour qu'il retourne à YARBUTENDA dès que le malade pourrait voyager sans danger ou, dans le cas d'une issue fatale, dès que le malade décèderait. A mon arrivée à BATHURST, j'appris à mon grand regret, que le malade avait succombé à la virulente maladie.

JALLACOTTA compte de 250 cases ayant la forme circulaire et le toit conique habituels. La ville, qui est entourée d'une palissade, se trouve dans une vaste plaine parsemée d'arbres. Les habitants sont des païens et parlent la langue Mandingue. Le chef cita les produits suivants que son peuple pouvait troquer ou échanger contre des articles européens : la Cire, l'Ivoire, l'or, le Coton, la Gomme Arabique, et le Beurre de Karité, cependant, l'Or et l'Ivoire ne sont pas des produits du pays JALLACOTTA, et les habitants de la région ne pouvaient s'en procurer qu'en faisant du troc avec les natifs des régions où l'on trouve ces produits. Cependant, je pense que la quantité de beurre de karité disponible serait assez peu importante car je n'ai pas vu un seul arbre de karité dans les régions du Pays que j'ai traversées.

10 FEVRIER Nous nous mîmes en route à 6H 30 mn du matin pour BADY où nous arrivâmes à 5 Heures de l'après-midi, le même jour. Nous fîmes halte à l'extérieur de la ville et j'envoyai un message aviser le chef de mon arrivée. Peu de temps après, des messagers du chef arrivèrent et nous désignèrent un endroit pour notre campement. Près de cet endroit se trouvait une mare d'eau stagnante où, nous dirent-ils, nous devions nous ravitailler en eau. Cependant, ayant découvert que l'eau était meilleure à un demi mille de là, je me rendis à cet endroit et y campai car l'eau quoique insalubre, soit meilleure que celle de la mare stagnante et en outre, quelques arbres qui poussaient à l'endroit que j'avais choisi pouvaient nous procurer un peu d'ombre pour nous protéger, pendant une partie de la journée, contre les rayons soleil.

11 FEVRIER A huit heures, je me rendis à la ville et eus une entrevue avec le chef FARRUMADIE SAYNAH, au cours duquel je répondis à sa curiosité en lui donnant des renseignements sur l'Expédition et ses objectifs.

FARRUMADIE SAYNAH est un vieillard qui n'est doté ni d'une grande intelligence ni d'un grand pouvoir sur son peuple. Il promit de me trouver un homme qui se rendrait au débarcadère porteur d'une lettre pour Mr DUMBLETON, quand je m'engageai à rétribuer un tel service. A 11 heures du matin, le chef me rendit visite, et après une longue palabre, il promit de m'envoyer deux hommes pour porter une lettre à Mr DUMBLETON et le guider du débarcadère à BADY ; sur ce, à la demande du chef la rémunération (des noix de cola) lui fut remise, et les deux hommes se présentèrent. Peu de temps après, le chef prit congé et les deux messagers, sous prétexte d'aller chercher à manger, retournèrent aussi à la ville et ce fut la dernière fois que je les vis. Cependant, fort heureusement, un des membres de l'équipage arriva à une heure de l'après-midi porteur d'une lettre de Mr DUMBLETON m'apprenant qu'il était arrivé au débarcadère à 9 heures du matin.

Dès que l'on eut préparé les chevaux, je chargeai le Docteur BROWNING (qui s'était porté volontaire) de remettre à Mr DUMBLETON une note l'enjoignant de laisser les bateaux sous la surveillance de l'équipage et des miliciens et de venir me retrouver au campement. Il arriva à 7 heures du soir en compagnie du Docteur.

Mr DUMBLETON signala qu'il avait eu beaucoup de mal à naviguer à contre-courant, en suivant des chenaux sinueux et qu'à un endroit, l'eau n'étant que de neuf pouces de profondeur, il avait du alléger les bateaux de toutes leurs charges et les haler pour passer les bas-fonds. Il déclara aussi que les particularités du Fleuve et de ses berges étaient les mêmes qu'en aval, qu'il n'avait vu en chemin aucune trace de village ou de ferme et que, n'eût été la présence de quelques indigènes de BADY qui tiraient du vin de palme de quelques palmiers poussant près du fleuve, il n'aurait pas été en mesure de me joindre comme il l'avait fait car on ne pouvait distinguer aucun sentier près du fleuve.

Je ne m'étais pas plutôt facilité de l'arrivée sans incidents de Mr DUMBLETON que j'appris avec inquiétude que des combats se déroulaient plus loin (c'est-à-dire sur l'itinéraire que je comptais emprunter) et que les Foulahs avaient attaqué et pris SIBBAKILLING et plusieurs autres villages du pays NOCOLO.

A ces nouvelles inquiétantes s'ajouta la rumeur qu'un grand nombre de fugitifs venant des villages du NOCOLO avaient cherché refuge à GAMMON et BADOU et que les villes elles-mêmes étaient menacées par les foulahs. Je fus très troublé par ce contre temps et encore plus par le refus du chef de me donner un guide pour me mener à GAMMON. Quand je lui fit des remontrances, il me dit qu'il ne m'empêcherait pas de passer mais que la route était peu sûre et qu'il ne voulait en aucune manière me mener vers une zone dangereuse ; il me conseilla fortement de retourner à YARBUTENDA.

Cependant, je repoussai l'idée d'une telle retraite et après avoir passé une grande partie de la journée (le 12 FEVRIER) à essayer de soutirer du chef des renseignements précis sur les distances, la possibilité de m'approvisionner et autres détails, je dus le quitter sans rien de plus satisfaisant que la vague promesse qu'il "essayerait de me trouver une route".

13 FEVRIER, j'ai eu un long entretien avec le chef et ses notables, et après avoir discuté les termes du contrat et après qu'on lui a expliqué les clauses, il me fit part de son accord et de sa gratitude envers la bonté de sa majesté. Le traité fût alors conclu en bonne et due forme et les présents destinés au chef lui furent remis.

Comme je voyais que j'avais peu de chances de poursuivre mon itinéraire par GAMMON et BADOU, je fus obligé d'adopter la seule solution qui s'offrait à moi, c'est à dire de retraverser et de redescendre vers CARDY, et de là, vers LABY.

Diverses considérations contribuèrent à me décider à abandonner le projet d'emprunter la route passant par GAMMON et BADOU. Tout d'abord, aucun membre de mon groupe ne connaissait les routes de la région et le chef ne voulait pas me donner de guide. Deuxièmement : s'il était vrai qu'un grand nombre de fugitifs avaient cherché refuge à GAMMON et BADOU, j'éprouverais beaucoup de difficulté à me procurer des vivres pour mes hommes difficultés que j'avais déjà rencontrés et qui m'avaient causé beaucoup de soucis.

Troisièmement, le Pays serait secoué par de telles perturbations que la progression de l'Expédition serait incertaine peu sûre et, probablement, très retardée. Je décidai donc de passer par CARDY et sur ce, le chef accepta de me donner un guide ; je pris mes dispositions pour me mettre en route le lendemain matin.

Cependant, avant la fin de la transaction, je dus amadouer quelques-uns des notables du chef, et en particulier l'un d'entre eux qui semblait avoir plus d'influence que le Chef lui-même ; je dus également faire un paiement assez important (en nature) pour m'assurer les services du guide.

La ville de BADY est entourée d'une palissade, et compte environ 350 habitations. Le pays alentour est plat et entre la ville et le Fleuve, il y'a une région découverte où poussent ça et là quelques bosquets de broussailles.

La terre semble être bonne mais, à l'exception d'une très petite surface, les cultures sont inexistantes dans la région. Le long du Fleuve, il y a une bande de hautes herbes, d'une largeur d'environ deux milles et là, le sol semble avoir été amendé par des alluvions. Les produits du Pays tels qu'ils furent énumérés par le chef sont : la Cire, l'Arachide, le coton, la Gomme Arabique et le Beurre de Karité. L'Or et l'Ivoire furent aussi cités mais le chef admit que ce n'étaient pas des produits du pays mais que les habitants se les procuraient par voie de troc.

14 février: ce matin à huit heures et demie, nous nous mîmes en route pour l'embarcadère de BADY, que nous atteignîmes à 5 heures et demie de l'après-midi, la distance à parcourir étant de 12 à 14 milles.

Environ une demi-heure après notre départ, les porteurs déposèrent leurs charges et refusèrent de continuer. A ce moment là, j'étais à l'arrière occupé à presser quelques hommes qui étaient à la traîne, et quand je rejoignis le gros du convoi, je trouvai le Docteur faisant des remontrances aux porteurs en raison du fait qu'ils s'étaient arrêtés et qu'ils refusaient de continuer. Je venais de passer trois journées plutôt déplaisantes d'incertitude et d'efforts pour venir à bout de la paresse, des mensonges de la mauvaise foi des indigènes et satisfaire leur cupidité, il était pénible de voir les difficultés surgir parmi mes propres hommes. Quand je demandai la raison de la halte, il me répondit que la journée était chaude, les charges très lourdes et qu'ils (les porteurs) ne voulaient plus continuer mais souhaitaient regagner BATHURST. Je signalais à mes hommes leur tort et l'absurdité de leur conduite, mais ils ne firent pas un geste reprendre leur marche.

Eh bien, je n'allais pas laisser ces gens agir à leur guise, ce qui équivaldrait à abandonner tout espoir ou toute éventualité de mener à bien l'Expédition, et en un rien de temps, les porteurs reprenaient les charges et se pressaient pour être à l'avant.

Je puis signaler ici que tout au long de l'Expédition, je supervisai le transport moi-même. C'était une tâche ardue, ingrate et irritante qui, outre, demandait que l'on fasse montre d'autorité et d'une certaine détermination et, en conséquence, je l'assurai personnellement. Je puis ajouter qu'à l'exception de quelques-uns, je n'ai jamais vu de gens aussi paresseux, traînants, efféminés et mous que ces porteurs, et bien que j'eusse choisi parmi eux quelques dirigeants, je trouvai ceux-ci si incapables que je dus faire leur travail moi-même.

Aux environs de 11 heures du matin, nous arrivâmes à une petite rivière et fîmes halte pour le petit déjeuner mais quelques minutes plus tard, il y eut de grands cris et je vis les hommes traverser la rivière précipitamment. Ma première impression fut qu'ils étaient attaqués par les indigènes ou par des bêtes sauvages mais en me précipitant vers l'endroit d'où les hommes s'enfuyaient j'appris bientôt, et de façon assez désagréable, la cause de cette débandade qui n'était rien moins qu'une attaque par un essaim d'abeilles.

Malheureusement, deux des chevaux avaient été laissés près de cet endroit et la première chose que je remarquais en arrivant, ce fut les efforts désespérés des pauvres bêtes pour s'échapper. Je me rendis compte aussitôt de la situation. Le palefrenier de Mr DUMBLETON passa près de moi au courant, sans se soucier du sort de son cheval, mais je réussis à interrompre sa course et à le pousser vers son cheval et son devoir, et en un rien de temps, la pauvre bête fut délivrée. Pendant ce temps mon cheval luttait pour se détacher, et ce faisant, sa corde s'était tellement enchevêtrée à l'arbre auquel on l'avait attaché, qu'il me fallut un certain temps pour le délivrer et je passai là quelques minutes très éprouvantes, me faisant gravement piquer aux mains, aux bras, au visage et au cou. Il était surprenant de voir avec quelle férocité et quel acharnement les abeilles nous attaquèrent et nous poursuivirent.

Elles nous suivirent sur au moins plusieurs centaines de Yards (mètres) et nous mirent en déroute totale. Dès que je rejoignis les hommes, je vis que plus de la moitié des paquets étaient restés sur l'autre berge de la rivière et, les abeilles étant totalement maîtresses de la situation, nous dûmes attendre qu'elles eussent regagné leurs nids, c'est à dire près de deux heures, avant de pouvoir récupérer nos paquets.

Comme je l'ai déjà mentionné, nous atteignîmes le Fleuve Gambie à cinq heures et demie de l'après midi, et l'ayant traversé à gué, nous campâmes pour la nuit sur la rive du Sud.

15 février, Nous commençâmes à l'aube les préparatifs pour le retour des bateaux à l'Ile MC CARTHY, et sur ce, plusieurs des porteurs prétendirent être malades et incapables d'aller plus loin et supplièrent qu'il leur soit permis de s'en retourner à bord des bateaux. Ceux qui étaient réellement malades furent désignés pour regagner BATHURST et l'on fit savoir aux autres qu'ils auraient à continuer avec l'Expédition au bout d'un certain temps, voyant que leur résistance était vaine, ils durent se résigner.

Ayant plusieurs lettres officielles et privées à rédiger, je ne pus faire partir le bateau avant midi ; et ce ne fut que vers trois heures un quart de l'après-midi que nous nous dirigeâmes vers le village de DAMANTANG, en route pour CARDY. A sept heures du soir, nous arrivâmes à DAMANTANG, et campâmes à quelques centaines de yards (mètres) de la ville.

Le lendemain (16 février) j'eus une entrevue avec le chef, que je trouvais intelligent ; il régnait sur sa petite communauté avec fermeté et sagesse.

Après maintes conversations concernant le commerce et autres sujets analogues, le chef accepta et signa le traité qui lui était proposé, et se déclara fort satisfait de ma visite et ses objets. DAMANTANG est une ville assez récente, sa construction n'ayant commencé que quelques mois avant mon arrivée. Ses habitants sont mahométans et parlent la langue MANDINGUE.

Le village comprend 75 habitations sur le modèle habituel et est entouré d'une palissade.

Le village étant d'implantation récente, ses habitants devaient compter sur BADY pour le ravitaillement en vivres, dépendance qui, cependant, cessera dès que leurs cultures seront prêtes pour la récolte.

18 février Nous nous mîmes en route à 9 heures 30 mn et arrivâmes à GREY River à 4 H 30 mn de l'après-midi ; ayant traversé le Fleuve, nous bivouaquâmes sur la rive opposée pour la nuit. A l'endroit où nous passâmes à gué, le Fleuve avait une largeur d'environ 30 yards (mètres), 3 pieds de profondeur et un courant de près de deux milles à l'heure. Une chaîne de collines à basse altitude s'étire entre DAMANTANG et GREY RIVER. Cette chaîne, d'une hauteur d'environ 175 pieds, est parallèle au Fleuve dans sa direction générale et ferme un des côtés de la vallée que le Fleuve traverse.

Une chaîne semblable, mais plus basse, la vallée sur son autre côté, mais est plus éloignée du Fleuve que la chaîne de collines sur la rive Nord.

18 février - Nous commençâmes notre marche à 6H 45 mn du soir et, après avoir traversé une contrée inhabitée ce jour là et le jour suivant, nous atteignîmes PAJADY le 19 FEVRIER, à 6 Heures 45 mn du soir.

La région entre GREY RIVER et PAJADY est en rase campagne, généralement sans accidents, et elle doit être inondée en plusieurs endroits durant la saison des pluies. La terre en paraît riche et il y a plusieurs milliers d'hectares qui pourraient faire d'excellentes rizières.

PAJADY est un village d'environ 100 habitations et est situé dans ce que l'on nomme le pays CARBOO, dont CARDY est le chef-lieu. Le pays CARBOO est très vaste et son sol très fertile. Les habitants sont MANDINGUES, mais il y a quelques années, ils furent conquis par les FOULAHS (PEULS) sous ALPHA IBREHEMA, chef de Laby, et le pays est à présent sous sa domination. Dans chaque ville et village, un nombre de FOULAHS (PEULS) ont été placés par ALPHA IBREHEMA comme Chefs locaux. Ces hommes et leurs familles sont entretenus par les habitants indigènes et ils mènent, en conséquence, une vie oisive.

Durant l'invasion du Pays GARBOO par des FOULAHS, ces villes furent détruites et bien que quelques-unes soient à présent reconstruites, on dit qu'elles sont beaucoup plus petites qu'autrefois.

Les hommes ressentant la fatigue et ayant épuisé leurs vivres, je passai le 20 à PAJADY pour les reposer et pour leur permettre de s'approvisionner en vivres, ce dont ils avaient grand besoin.

Le 21 nous reprîmes la route et après avoir traversé les villages de TOOMBIN et SOOKOOTOO, comprenant 150 et 50 habitations respectivement, nous arrivâmes à DOOTANG village d'environ 100 habitations, le même jour, à 6 heures et demie du soir.

Le jour suivant (le 22), je ne fus pas en mesure de me mettre en route de bonne heure car les hommes n'avaient pas pu obtenir des vivres en quantité suffisante à PAJADY ; je dus en outre recevoir et rendre les visites des notables FOULAHS et MANDINGUES, ce qui prit beaucoup de mon temps. Cependant, les formalités habituelles plutôt fastidieuses prirent fin, et vers 3 heures de l'après-midi, une fois les paquets répartis, nous reprîmes notre voyage et à 6 H 20 mn du soir, nous parvînmes à SAMPAJY (village d'environ 50 Habitations) où nous prîmes une nuit de repos.

23 février - A sept heures du matin, nous commençâmes notre marche et à 5 Heures et demie de l'après-midi, nous arrivâmes dans le village de SAMBAPULLA (environ 50 habitations) et nous campâmes, comme à l'accoutumée, en dehors de la ville. Avant d'atteindre SAMBAPULLA, nous avons traversé le RIO GRANDE, qui se trouve à environ deux milles au nord de la ville et qui à l'endroit où nous l'avions traversé à gué, à 100 yards de large et quatre pieds de profondeur.

Le lendemain matin (24 février) à six heures et demi, nous nous mîmes en route pour CARDY et à 10 heures du matin, nous arrivâmes dans cette ville.

A DAMANTANG, j'avais appris qu'ALPHA IBREHEMA, chef de LABY, était à CARDY, qu'il avait avec lui une importante armée de FOULAHS et qu'ils allaient se battre, mais nul ne semblait savoir contre quelle tribu.

Ces nouvelles concernant la guerre étaient très déconcertantes et il semblait que j'étais tombé de CHARYBDE en SEYLLA. Cependant, je dépêchai des messagers auprès d'ALPHA IBREHEMA pour l'informer de mon arrivée prochaine et de la joie que j'éprouvai à la perspective de le rencontrer de nouveau. Je dois signaler que je l'avais rencontré à YARBUTENDA deux années auparavant et que j'avais été frappé par son bon sens, son air de calme autorité et son comportement digne.

Dès son arrivée à CARDY, j'appris, à ma grande déception, qu'ALPHA IBREHEMA en était parti quelques jours auparavant et qu'il se hâtait vers Rio Nunes pour arrêter la progression de son fils aîné qui avançait avec ses troupes pour attaquer son frère, un fils cadet qu'ALPHA IBREHEMA. Cependant, avant son départ, il semblait qu'il eut donné des ordres à ses gens à CARDY, pour que je fusse bien traité et que l'on me fournisse tout ce que je voulais, mais il n'avait indiqué ni s'il revenait ni quand il comptait le faire.

Dans cette incertitude, et après de nombreuses palabres avec les représentants du chef, je consentis à rester quelques jours à CARDY, à la condition que des messagers fussent dépêchés auprès d'ALPHA IBREHEMA pour s'assurer de ses intentions. Ceci fut aussitôt accepté et une demi-heure plus tard, les messagers étaient en route, en quête du chef.

Je souffrais de fièvre depuis deux à 3 jours et ceci avait résulté en un violent accès de diarrhée qui m'avait beaucoup affaibli, et je me réjouissais à l'idée de prendre du repos, quoique je fusse quelque peu contrarié par ce retard quand je pensais au long voyage qui nous restait à faire et à l'approche rapide de la saison des pluies.

25 février - Le Docteur m'informe que plusieurs hommes étaient très malades et qu'il craignait que l'un d'eux ne fût atteint de variole. C'était presque avec consternation que j'écoutais la description des symptômes du malade faite par le Docteur et le faible espoir que je nourrissais pendant un instant disparut quand il termina son récit en déclarant que des pustules s'étaient déjà formées. Cependant, toutes les précautions ayant été pris pour réduire les risques de voir la maladie se propager ne pouvaient qu'attendre l'avenir en nourrissant tout l'espoir que je pouvais appeler à mon aide.

Je consacrais la période du 25 au 28 à recevoir la visite des notables de CARDY et des environs et à remballer les bagages qui avaient souffert au cours du transport.

Jusqu'au 27, on ne reçut aucune nouvelle de ALPHA IBREHEMA ou des messagers qui lui avaient été dépêchés, et voyant qu'il était tout à fait incertain qu'ils eussent même réussi à le rejoindre, j'annonçai mon intention de quitter la ville le 1er mars.

Le lendemain matin (28 FEVRIER), alors que j'étais occupé à sortir de différents bagages les présents destinés à ALPHA IBREHEMA, mon interprète principal, BYRO MAHAJI, vint à moi, et je vis aussitôt sur son visage qu'il avait une nouvelle désagréable et grave à m'annoncer. En effet, même alors, j'avais appris à deviner la nature des nouvelles qu'il avait à m'annoncer en observant l'expression de son visage qui par ses variations d'ombre et de lumière, avait toute la sensibilité d'un délicat baromètre ; je pouvais y déchiffrer la gravité ou le manque de gravité de ses informations avec presque la même exactitude et la même subtilité que s'il s'était agi des indications sur l'échelle de vernier d'un baromètre.

Voyant qu'il hésitait à me dire son histoire, je le priai de parler immédiatement et d'en venir au fait, sur quoi il m'apprit que BALLA BANDING, chef de CARDA, l'avait envoyé chercher et l'avait informé que je ne serais pas autorisé à passer et que si je souhaitais me rendre à TIMBO, je devrais attendre que ALPHA IBREHEMA revienne à CARDY ou tout au moins qu'il envoie des instructions pour me permettre ou non de traverser le pays GARBOO.

Dès que l'interprète eut terminé, je me levai et, lui ordonnant de me suivre, je me rendis tout droit à l'endroit où BANDING était assis, entouré de plus d'une de ses gens, et, me frayant un chemin à travers la foule je lui fis face et lui dis que mon interprète avait été porteur d'un message qui m'avait fort surpris et déçu ; j'étais venu m'enquérir de son exactitude et me l'entendre confirmer par BALLA lui-même ; c'est à dire, je voulais savoir s'il prenait sur lui la responsabilité de refuser le droit de passage à l'Expédition. Je parlai pendant fort longtemps mais il est inutile de récapituler tous les arguments dont j'usai pour arriver à mes fins, arguments qui, de faits, réussirent à arracher à BALLA une promesse équivalant j'en étais sûr alors, à un retrait de l'interdiction, à savoir : ses conseillers et lui confèreraient pour considérer le sujet. Je me retirai alors, avec le sentiment que la bataille était terminée et l'obstacle écarté. Une demi-heure plus tard, et juste au moment où BALLA me faisait communiquer le résultat de ses délibérations, à savoir, le droit de passage, deux messagers envoyés par ALPHA IBREHEMA, qui dirent avoir voyagé nuit et jour, arrivèrent et me firent part des salutations et un compliment du chef et de la permission qu'il m'accordait d'aller partout où je voulais dans son territoire, à LABY aussi bien qu'à CARBOO. Le message disait "qu'il était désolé de ne pouvoir me rencontrer mais que la tâche à laquelle il se trouvait confronté (empêcher une guerre fratricide) était trop dure et trop urgente pour qu'il pût s'en retourner un seul instant, mais qu'il espérait me voir à mon retour de l'expédition car il désirait me parler des sujets liés à la traite et au commerce et à l'ouverture de la route entre le pays CARBOO et YARBUTENDA.

Comme il me connaissait et que nous étions amis, j'avais son accord total pour me rendre où je voulais sur son territoire, mais que s'il s'était agi d'un autre homme blanc, il aurait eu à attendre à CARDY jusqu'au moment où il lui conviendrait à lui, le chef, de regagner cette ville".

Le même soir, je remis, les présents destinés au chef à sa première femme en présence de son majordome et de ses messagers, conformément à une requête qu'il m'avait fait transmettre.

Le lendemain matin, le MARS, je dus distribuer de petits présents à plusieurs personnes, opération qui prenait, toujours beaucoup de temps, et quand nous eûmes pris nos dispositions pour la garde des deux malades trop souffrants pour voyager, le soleil avait passé au Zénith, et ce n'est qu'à une heure que nous nous remîmes en route.

CARDY est composé de plusieurs villages distants d'un quart à un demi mille les uns des autres et compte dans l'ensemble quelques quatre cents habitations. La ville n'est pas entourée d'une palissade mais est ouverte au pays environnant et semble relativement prospère. Les habitants originaires du GARBOO forment le gros de la population qui est en majorité de profession mahométane. La région autour de CARDY semble fertile et les bovins et les ovins y sont assez nombreux. On dit que les produits de la région sont les mêmes que ceux cités pour JALLACOTTA et BADY, avec en outre du bétail des moutons et des peaux.

A JALLACOTTA et à BADY, on trouve des bêtes à cornes, des moutons et des chèvres, mais seulement en petit nombre. J'ai oublié de dire que, dans ces villes, le chef m'a offert un bœuf et que, selon la coutume du pays, j'ai envoyé un des quartiers en offrande au donateur et distribué le reste à mes hommes. A CARDY, j'avais reçu un mouton et du riz et du lait en grandes quantités ; selon les ordres d'ALPHA IBREHEMA, je devais recevoir un bœuf tous les jours durant mon séjour mais je refusai cette dernière marque d'hospitalité en faisant valoir que les autres présents suffisaient.

Il n'existe pas de route ouverte à présent entre CARDY et YARBUTENDA mais les habitants de cette première ville souhaitent vivement qu'une voie de communication soit ouverte et entretenue entre les deux centres (un trajet d'environ quatre jours) et que les marchands de BATHURST établissent des comptoirs à YARBUTENDA afin qu'eux, les indigènes, puissent s'y rendre pour vendre leurs produits et pour se ravitailler au lieu de devoir aller jusqu'à RIO NUNEZ.

Nous quittâmes CARDY à une heure de l'après-midi et traversâmes de nouveau le village de SAMBAPULLA ; nous arrivâmes à KEETYAH (environ 60 habitations) à 6 heures 30 mn du soir et campâmes pour la nuit, comme à l'accoutumée, à une petite distance de la ville.

2 mars- Nous nous mîmes en route à 7 heures du matin après avoir traversé KANKADIE (environ 100 habitations où j'eus un entretien avec le chef, nous continuâmes notre marche jusqu'au soir puis bivouaquâmes pour la nuit dans la brousse. A partir de cet endroit, le terrain commença à monter tandis qu'une chaîne de collines formée d'énormes blocs de minerais ferreux et s'élevant progressivement jusqu'à une altitude de 500 pieds s'étirait au Sud-ouest de notre itinéraire.

3 mars - A 6 heures du matin, nous poursuivîmes notre voyage et ayant atteint DOMBIADY à huit heures et demie nous fîmes halte pour le petit déjeuner. DOMBIADY, qui compte environ 100 habitations, n'est protégée ni par un mur ni par une palissade, mais est une ville ouverte et sans protection comme toutes les autres villes ou villages FOULAHS sur notre chemin.

A midi et demie, nous reprîmes la route et, à une certaine distance de la ville, nous rencontrâmes un commerçant indigène qui m'informa que les malades que j'avais laissés à CARDY avaient été dépouillés de leurs biens, battus et chassés dans la brousse par les gens de CARDY et que le milicien chargé de veiller sur eux était en route et n'était plus qu'à quelques milles derrière nous. C'était là de bien tristes nouvelles pour moi, et le cœur plutôt lourd, je me hâtai de rattraper mes gens pour arrêter le convoi au premier cours d'eau que nous atteindrions afin d'y attendre l'arrivée du milicien. A quelques quatre milles de DOMBIADY nous tombâmes sur un cours d'eau près duquel nous campâmes. Cependant le milicien ne se présenta pas ce jour là et le lendemain matin à 6 heures, je retournai à DOMBIADY avec mon interprète pour le rechercher. Quand j'arrivai à DOMBIADY, j'appris que le milicien s'était rendu à KAMELY mais qu'il avait pris un autre chemin que celui que nous avons suivi. Je rejoignis donc mes hommes et nous nous rendîmes tous à KAMELY (petit village de 20 habitations) où m'attendait le milicien qui était arrivé une heure auparavant sans rien d'autre que son fusil et les habits qu'il portait sur lui.

Le milicien me confirma l'exactitude et la gravité de l'information que j'avais reçue. Son histoire était que, en début de soirée le jour de notre départ de CARDY quelques indigènes vinrent à l'endroit où il campait avec les malades et lui ordonnèrent en termes grossiers de quitter les lieux immédiatement avec ses malades, car ils ne voulaient pas de variole dans leur ville. Le milicien se rendit auprès de BALLA BANTING, le chef, et fit appel à lui rappelant la protection et la générosité qu'il avait promise d'étendre à mes gens mais, en réponse, il reçut l'avertissement de quitter les environs de CARDY immédiatement car les habitants étaient en colère. Le milicien regagna alors le campement et quelques instants après, une bande de jeunes gens armés de bâtons arrivèrent et commencèrent à le battre ainsi que les invalides et leur volèrent toutes leurs possessions ; sur ce, les invalides et lui s'enfuirent dans la brousse, chacun cherchant le salut pour soi-même ; lui-même se fraya un chemin à travers les bois et arriva, à la route que nous avons empruntée ; il avait alors rencontré des marchands qui se rendaient à LABY, il les accompagna et rejoignit ainsi l'Expédition,

abandonnant à leur sort ceux qui avaient été confiés à sa charge.

Je pensai un instant aller moi-même à la recherche des deux malades, mais à la pensée qu'une telle démarche retarderait l'Expédition d'au moins une semaine, j'abandonnai cette idée et, au lieu de faire les recherches moi-même, je confiai cette tâche à mon assistant interprète SULLIMN WAGGY, qui s'était porté volontaire, et lui donnai un des chevaux pour accélérer son voyage.

A 3h 30, nous reprîmes notre marche et à 4 heures et demie nous campâmes près du village de KALASHY qui compte environ 50 habitations.

5 Mars - Un peu après 7 heures du matin, nous nous mîmes en route et, après avoir traversé les villages de KUMBIADE (20 habitations), nous arrivâmes à DARAH à 6 heures du soir et bivouaquâmes pour la nuit. La région que nous traversons à présent était très montagneuse et le chemin était raide et accidenté et coupé par de nombreux cours d'eau qui étaient des affluents du RIO GRANDE.

Entre KUMBIADE et DARAH, nous traversâmes le Fleuve KUNDI, qui est un affluent du RIO GRANDE et qui sépare LABY du pays GARBON.

Nous restâmes à DARAH jusqu'à 3 heures de l'après-midi, le 6, puis nous nous mîmes en route pour le DELABAH que nous atteignîmes à 7 heures du soir, DELABAH est une ville d'esclaves et compte environ 50 habitations.

Le lendemain matin, le Docteur signala qu'un milicien du nom de CAMPBELL était trop faible pour suivre l'allure de l'Expédition ; je chargeai donc deux de ces compagnons de rester avec lui pour lui permettre de voyager à l'allure qui lui convenait. CAMPBELL souffrait depuis quelques jours mais, selon le médecin, son état n'était pas critique et rien ne laissait présager une issue fatale. Cependant, le pauvre homme mourut à DELABAH le 8 MARS et fut enterré le lendemain par ses compagnons aidés très obligeamment par quelques-uns des indigènes.

Nous n'apprîmes la mort de CAMPBELL que deux jours plus tard et cette nouvelle chagrina les esprits de l'Expédition tout entière.

Ayant quitté DALABAH à dix heures du matin le 7 mars, nous poursuivîmes notre voyage et à environ six milles de DALABAH, nous traversâmes le RIO GRANDE qui, à l'endroit où nous passâmes à gué, avait une largeur de 70 yards et une profondeur de 2 pieds et était bordée par les plus hautes rives escarpées habituelles.

Nous étions maintenant véritablement parvenus à la région montagneuse et nous avançons péniblement et lentement car la piste était très accidentée et très escarpée, dans les montées comme dans les descentes, ce qui ralentit les porteurs considérablement. A la nuit tombée, nous campâmes dans les collines et le lendemain (le 8 MARS), de bonne heure, nous reprîmes notre marche le soir, 6 heures un quart, nous arrivâmes à TOOBAH où nous passâmes la nuit et le jour suivant.

TOOBAH était la plus grande ville rencontrée au cours de toute l'Expédition et l'on m'apprit que c'était la plus grande ville du FOUTA JALLON. Elle doit compter près de 800 habitations, les villages voisins non compris, et sa mosquée est, je pense, la plus vaste du royaume. TOOBAH est le siège de la hiérarchie mahométane elle représente, en quelque sorte, le CANTERBURY du pays.

Quand les FOULAHS s'apprêtent à faire la guerre, ils font dire des prières par ses prêtres pour la réussite de leur entreprise.

La route principale entre LABY et RIO NUNEZ traverse, TOOBAH, qui est à environ 6 jours de route de RIO NUNEZ. Ses habitants ne paraissent pas être de nature très belliqueuse mais semblent plutôt avoir l'instinct du commerce très développé et je n'ai jamais vu de gens plutôt âpres au marchandage. En fait, il fut impossible de leur acheter un quelconque article à au moins trois fois sa valeur.

Une rivière aux eaux blanchâtres traverse le centre de TOOBAH et sur ses rives on cultive le tabac local en grandes quantités. Le tabac tout près du bord de l'eau, durant la saison sèche, les femmes se tiennent debout dans l'eau et arrosent le tabac soit en prenant l'eau dans les mains et en la déversant sur les plants soit en utilisant des Calebasses.

La ville s'étend au pied d'une chaîne de colline qui la domine et pourrait être réduite en cendres par quelques canons de campagne ou même de montagne en quelques heures.

A environ cinq milles de TOOBAH, les eaux tumultueuses d'un torrent jaillissent par-dessus une falaise presque verticale de la chaîne de montagnes et se déversent dans une chute d'au moins 150 pieds pour former une belle cataracte qui, à la saison des pluies, doit atteindre une telle ampleur qu'elle ne devient vraiment grandiose.

Je rencontrai à plusieurs reprises le chef et les prêtres de TOOBAH et je leur fis part des objectifs de l'Expédition et de la préoccupation de sa Majesté pour le bien-être des gens et, avant mon départ le matin du 10, je remis au chef les présents qui lui étaient destinés.

Le 10, à 9 heures du matin, nous quittâmes la ville et, après avoir traversé une région montagneuse, nous arrivâmes à 5 h du soir à SUTU, petit village de quelques 30 habitations où nous fîmes halte pour la nuit.

Le lendemain 11 MARS, à 6H 30 du matin, nous poursuivîmes notre route et 9 H 30 du matin, nous atteignîmes MEDINA (80 habitations) où nous fîmes halte pour le petit déjeuner ; après quoi nous poursuivîmes notre voyage et, après avoir traversé le village de DOONKOOKA (20 habitations) nous arrivâmes à BOTOKUNTA (20 habitations) à 6 heures du soir et nous y campâmes. Ce fut là que mon aide interprète nous rattrapa et m'apprit qu'il avait rencontré les deux malades de CARDY à environ deux jours de route de cette ville, qu'ils se trouvaient non loin derrière nous en compagnie des miliciens que j'avais laissés avec le milicien CAMPBELL et qu'ils nous rattraperaient le lendemain ; il ajouta aussi que les deux malades se portaient bien à présent.

Mardi 12 - Nous nous mîmes en route à 6H 30 du matin et à 10 heures du matin, nous atteignîmes TIRRIKURRY (30 habitations) où nous fîmes halte pour le petit déjeuner. A TIRRIKURRY nous fûmes rejoints par les miliciens que j'avais laissés en arrière et par les deux hommes qui avaient été souffrants, et une heure de l'après-midi, l'Expédition tout entière reprit la route nous voyageâmes jusqu'à 7 heures du soir, et après avoir grimpé une pente très haute et très raide, nous bivouaquâmes pour la nuit dans une sorte d'amphithéâtre formé par une déclivité au flanc d'une des collines.

Mercredi 13 - Nous nous mîmes en route à l'aube et après avoir traversé BARUMBA (60 habitations ) à 7 Heures du matin, nous arrivâmes à DUNETU à 8 Heures 30 du matin et nous y restâmes jusqu'à 3 heures moins 20 de l'après-midi. DUMETU compte environ 150 habitations et est entourée de terre fertile. En effet, la terre des différents plateaux dans les chaînes de montagnes est, en général, très fertile ; mais par endroits, il y a de vastes étendues de gravier et de rocaille où un herbage rare et maigre s'efforce de survivre.

Nous arrivâmes de TULAY (30 habitations) un quart d'heure avant 6 Heures le 13 MARS et fûmes halte pour la nuit. Le lendemain matin à 6 H 30 (le 14 MARS) nous reprîmes la route et après avoir traversé les villages de POPODARAH (60 habitations ) et NADEL (50 habitations) nous arrivâmes à LABY à 4 heures de l'après-midi, le même jour.

Entrant dans la ville, nous parcourûmes l'artère principale, mais à notre grande surprise, notre arrivée n'attira aucune foule de curieux et un silence total régnait sur toute la ville, nous dépassâmes maison après maison, concession après concession sans voir un seul habitant et nous avons presque atteint le centre de la ville quand l'apparition de 2 ou 3 vieilles femmes nous rassura sur la présence d'au moins quelques humains dans ce qui semblait jusqu'alors une ville déserte.

Nous fîmes halte quelques cinq minutes devant la mosquée, après quoi quelques hommes firent leur apparition et, en réponse à mes questions ils m'apprirent que tous les habitants étaient partis à la guerre, certains avec ALPHA IBREHEMA, certains avec son fils aîné, que d'autres encore avaient rejoint l'ALMAMY ou Roi de NINGUSORRIE, et qu'il ne restait qu'eux dans la ville, outre quelques vieilles femmes.

LABY est la capitale du pays du même nom et se trouve au sommet d'une colline peu élevée dont le pied est contourné en partie par un petit cours d'eau.

Les terres autour de LABY semblent fertiles et une grande partie d'entre elles portent des traces de culture.

La ville, située à 2,850 pieds au-dessus du niveau de la mer compte près de 400 habitations ; mais sa superficie est assez vaste, en raison de l'étendue des, cours contient deux à quatre ou cinq cases, la case principale étant occupée par le propriétaire, et les autres par ses femmes et ses esclaves.

En raison de l'absence de forêts autour de LABY, le bois et par conséquent le bois de chauffe, est rare, et ces habitants doivent utiliser de la bouse de la vache pour faire face à leurs besoins dans ce domaine. En effet, mes hommes eurent quelques difficultés à se procurer quelques poignées de menu bois pour préparer les repas et ils eurent encore plus de difficultés à se procurer des provisions pour leur repas car presque tout ce qui était comestible avait été emporté par les hommes quand ils étaient partis sur le sentier de la guerre.

A deux journées de LABY, on peut voir, de chaque côté de la route, plusieurs petits villages nichés ça et là. Cependant, ils sont petits et dans certains cas, ne comptent pas plus d'une douzaine de cases.

Ayant appris que le Roi du FUTA JALLON ne se trouvait pas à TIMBO mais dans une ville appelée NINGUSORRIE, je lui dépêchai un indigène porteur d'une lettre, pour lui faire savoir que je serais à TIMBO un certain jour lui demander de s'y rendre pour me rencontrer.

15 Mars - Nous quittâmes LABY à une heure de l'après-midi et, après avoir traversé le petit DARAH (80 habitations) à 4 heures de l'après-midi, nous atteignîmes DARAH à 5 heures et fîmes halte pour la nuit et le jour suivant, DARAH est une ville qui compte 150 habitations, et qui se trouve à la frontière des pays LABY et TIMBO mais appartient au premier.

17 Mars - Nous quittâmes DARAH à 7 Heures 45 mn du matin pour arriver à BANTINGLE (150 habitations) à 4 heures 15 de l'après-midi et nous y campâmes pour la nuit.

En chemin, nous avons traversé les villages de RUNDIMUNDIODERO (30 habitations) et petit BANTINGLE (100 habitations) et, par ailleurs, nous avons contourné plusieurs petits villages proches de la route.

18 Mars- Nous quittâmes BANTINGLE à 7H 10 mn du matin et, après avoir traversé quelques petits villages, nous campâmes le soir dans la brousse, mais pas à proximité d'une ville.

Le lendemain matin à 6H 30 mn, nous reprîmes la route, et à 5 heures de l'après-midi, arrivâmes à FUGUMBA, où nous séjournâmes jusqu'au matin du 21, FUGUMBA compte quelques deux cents habitations qui sont du type courant, à savoir des cases rondes à une seule pièce. La majorité des habitants avait rejoint le Roi à NINGUSORRIE, en laissant derrière surtout les enfants, les femmes, les vieux et les infirmes.

Le matin du 21, alors que nous faisons les préparatifs du départ, nous découvrîmes que plusieurs articles manquaient, notamment mes bottes et la bride et le fusil de Mr. DUMBLETON. Cependant, ayant procédé à une fouille dans la brousse avoisinante, nous trouvâmes les bottes et la bride, les premières entre les mains d'un indigène, et la bride cachée dans les broussailles, mais nous ne vîmes nulle part l'étui du fusil et son contenu.

J'envoyai un message au chef du village pour me plaindre du vol et pour le prier de faire tout son possible pour retrouver le fusil. Il me promit de la faire et le soir même, l'étui du fusil fut remis à mon aide l'interprète que j'avais chargé de rester en arrière pour recevoir le fusil si on le retrouvait.

Cependant, l'étui était très endommagé et vidé de tout son contenu à l'exception du fusil. Les FOULAHS sont généralement des voleurs invétérés et les porteurs se plaignaient constamment auprès de moi de la perte d'effets (personnels) qui avaient été dérobés par les indigènes. Même les queues de nos chevaux n'étaient pas en sécurité car, grâce aux bons soins des indigènes ces longs appendices flottants étaient transformés en courte cravache de chasseur.

Le 21, à 11H 15, nous quittâmes FUGUMBA et après avoir traversé JANKANAH (40 habitations), nous arrivâmes, à 4 heures de l'après-midi, à PORAYDAKA, qui est une ville d'environ 150 habitations.

Nous séjournâmes à PORAYDAKA jusqu'au lendemain matin et, à sept heures moins le quart, nous nous mîmes en route pour arriver à 9H 30 mn du matin à BOORRIA, ville comptant près de 200 habitations.

Nous y fîmes halte pour le petit déjeuner puis nous reprîmes notre marche et, après avoir traversé DOOPHEL (.100 habitations), nous campâmes le soir dans la brousse.

Nous étions à présent à quelques heures de route de TIMBO, et nous attendions tous le lendemain partagé entre la joie, l'impatience et la curiosité car nous savions que nous atteindrions alors le but.

Le lendemain (23 mars), dès l'aube, le camp était réveillé et en effervescence, et les prévisions et spéculations sur l'étendue de TIMBO, son importance et sa splendeur barbare allaient bon train.

Un peu après 6 heures, nous étions en route, et nous avançons à vive allure, car, à la perspective de prendre une semaine de repos et de vivre grassement, les hommes sentaient renaître leurs forces et, à l'exception de ceux qui avaient les pieds très endoloris, personne ne restait à la traîne, comme c'était la fâcheuse coutume.

Vers dix heures du matin TIMBO fut en vue et quelques instants plus tard, un groupe d'hommes, au nombre d'environ quarante, apparut et après nous avoir salués et souhaité la bienvenue, ils me prièrent de faire halte un moment pour que la ville put être prévenue de mon arrivée prochaine. En conséquence, nous fîmes halte d'environ une heure et demie ; on me fît alors savoir que le Roi n'était pas revenu à TIMBO mais qu'il se trouvait toujours à NINGUSORRIE. Parmi les hommes venus à notre rencontre se trouvait le messager que j'avais dépêché au Roi et deux autres messagers qui étaient revenus avec lui, et ces hommes m'apprirent que le Roi était désolé de ne pouvoir revenir de TIMBO pour me rencontrer, mais qu'il serait ravi si je pouvais pousser jusqu'au NINGUSORRIE où il attendrait mon arrivée.

J'étais très déçu de l'absence au Roi de TIMBO, car ceci nous imposait un voyage supplémentaire (aller et retour) de plus de 80 milles, et une perte de temps d'une semaine. Cependant, il n'y avait rien à faire, et je dus en prendre mon parti.

Ayant accompli ces formalités, qui consistaient à attendre pendant un moment en dehors de TIMBO et à dépêcher des messagers à la ville pour annoncer notre arrivée, nous avançâmes vers la capitale et y entrâmes à onze heures un quart du matin.

En un rien de temps, et avant même que nous eussions dépassé les environs immédiats de TIMBO, les rêves de mes hommes quant aux vastes proportions de la ville, son importante population et sa richesse furent brutalement dissipés, et peu après notre arrivée, leurs espoirs d'une abondance de bonnes choses de la vie furent cruellement déçus, car nous trouvâmes que la famine régnait dans la région et que plusieurs des habitants pauvres qui n'avaient pas accompagné le Roi étaient la proie du dénuement et de la faim.

La ville centrale de TIMBO elle-même, qui se trouve à une altitude de 2.000 pieds au-dessus du niveau de la mer est située sur un terrain plat entouré de collines, et compte moins de 100 habitations. Cependant, l'on considère les villages périphériques comme faisant partie de TIMBO, et dans ce cas, le nombre total d'habitations s'élève à 814. Comme il semblait que beaucoup d'idées fausses circulaient sur la taille de TIMBO, je fis dénombrer les habitations, et, en la plus petite case d'esclaves et même les maisons en ruines, je n'arrivai qu'à un total de 814, et ce qui, en comptant trois personnes par habitation ou case (c'est une bonne moyenne) donnerait une population de 2.442 personnes pour cette métropole de grande renommée.

La région autour de TIMBO, ainsi que celle, qui s'étend aussi le long de la route que nous avons suivie au cours des deux derniers jours de voyage, est très rocheuse et les routes sont très accidentées et très rocailleuses. Nous restâmes jusqu'au 23 au matin puis, à onze heures moins le quart, nous nous mîmes en route pour NINGUSORRIE. Quelques-uns des hommes étaient malades, et plusieurs avaient les pieds endoloris ; et je laissai donc ces gens-là à TIMBO pour qu'ils prennent du repos jusqu'à mon retour. Je laissai également un des chevaux qui était faible au point de ne plus pouvoir voyager. J'aurais laissé tous les chevaux à TIMBO, s'il y avait eu là, un temps soit peu à manger pour eux, mais bien qu'ils eussent fait maigre chère jus qu'à présent, TIMBO ne leur réservait rien d'autre que la famine. Je les emmenai donc avec moi à NINGUSORRIE, quoique, en raison de leur faiblesse et de la nature du terrain, ils ne nous fussent d'aucune utilité.

Nous survîmes une route accidentée, toute en montées et en descentes et traversâmes le Fleuve Sénégal ; après avoir traversé le village de KALLARAH (50 habitations), nous arrivâmes à SAROUYAH (70 habitations) à 6 heures du soir et y campâmes pour la nuit.

26 mars - Nous reprîmes la route à 6H 30 mn du matin et nous arrivâmes à SARIFOULAH à cinq heures moins le quart du soir nous nous y reposâmes jusqu'au lendemain matin et, à 10 heures du matin, nous nous mîmes en route pour NINGUSORRIE où nous arrivâmes le même jour (27) à midi et demie.

En suivant la route entre SAROUYAH et SARIFOULAH, nous dûmes traverser le Fleuve Sénégal par deux fois, car le Fleuve déroule ses nombreux méandres parmi les collines. Dans cette partie de son cours, le Sénégal mesure près de 70 Yards de large, mais il y a beaucoup de rochers, de rapides, et de chutes, ce qui rend la navigation tout, à fait impossible.

Comme nous approchions de NINGUSORRIE, des messagers dépêchés par le Roi vinrent à notre rencontre pour nous accueillir, et nous fûmes bientôt entourés par une foule de plus en plus grande ; ils nous accompagnèrent jusqu'aux maisons ou plutôt, aux cases qui, étaient réservées pour notre accueil et qui se trouvaient à près d'un demi mille de la ville.

Comme les pluies avaient commencé et qu'il n'y avait pas d'ombre pour se protéger du soleil dans le voisinage, nous dûmes abandonner nos habitudes de vie en plein air et nous gagnâmes donc l'abri offert par les cases.

Je ne vis pas le Roi le jour de mon arrivée mais des dispositions avaient été prises pour que je lui rendisse visite le lendemain matin. En conséquence le lendemain matin à onze heures, je me rendis à la concession du Roi (ou, pour être courtois, à sa cour) accompagné du Docteur Browning et du Lieutenant DUMBLETON et précédé d'un détachement de miliciens et d'une grande troupe de porteurs, ces derniers étant vêtus de chemises et de bonnets rouges, choisis pour eux, en Angleterre.

A propos de ces vêtements, je dois signaler que leur teinte sanguine suscita beaucoup de méfiance dans l'esprit des indigènes. En effet, dans un ou deux endroits, j'eus quelques difficultés à dissiper les inquiétudes et à convaincre les gens de l'absurdité de leurs craintes et de leurs conjectures. Les indigènes prétendaient que l'uniformité et latente des tenues indiquait quelque chose de néfaste et que la couleur rouge annonçait le sang. Quand je fis observer qu'il était absurde de leur part d'imaginer que je pourrai pénétrer dans leur pays accompagné seulement de quelques miliciens et de 70 à 80 porteurs non armés, si mes intentions étaient hostiles il me fut répondu que ce n'était pas dans le présent que le sang serait versé mais que l'Expédition avait quelque projet futur défavorable au pays FOULAH.

Bien qu'ayant expliqué la véritable raison pour laquelle les porteurs étaient vêtus d'une couleur aussi voyante, je pensais qu'il était judicieux de cesser d'eschiquer ces coutumes si peu appréciée ; et ce n'est qu'après avoir dépêché un messenger pour faire savoir au Roi pour quelle raison le port de tels costumes avaient été adoptés et avoir reçu son accord pour que les porteurs ne fussent vêtus à l'occasion de la visite que je devais lui rendre que je m'aventurais à leur permettre de porter leurs redoutables tenues rouges.

Après être entré dans la cour du Roi, je trouvai le potentat assis au milieu de ses Chefs et de ses officiers, et après l'échange de salutations et d'hommages habituels, j'eus le loisir d'observer le Roi et ses suivants. Je notai que l'ALMAMY (Roi) IBREHEMA SORIAH était un homme d'environ 60 ans, plutôt grand et mince (Comme presque tous les FOULAHS) et qu'il avait un air avenant et assez intelligent.

Son attitude tout au long de notre entretien fut calme et pleine de dignité mais cependant amicale ; et ses Chefs et lui-même manifestèrent beaucoup de plaisir à mon arrivée. Près de l'ALMAMY, un peu en retrait, était assis son Premier ministre ou principal conseiller, un homme grand et beau dont le visage exprimait l'intelligence, la sagesse, la détermination mais aussi la bienveillance et la bonhomie.

De chaque côté du Roi, les Chefs et les serviteurs formaient un demi-cercle, et tous étaient vêtus du costume MAHOMETAN habituel, l'ALMAMY ne pouvant être distingué de ses chefs sur le plan vestimentaire.

Mes officiers et moi-même nous étant assis, je fis part à l'ALMAMY des objets et de la raison de ma visite à son pays et je lui dis d'où je venais et où j'allais et je lui relatai aussi quelques péripéties de notre voyage ; je lui transmis ensuite le message de paix et d'amitié de sa Majesté et lui fis part de ses souhaits pour le bien-être de son pays et son désir de préserver et cultiver les relations amicales entre le FUTA JALLON et les colonies britanniques de la côte.

En réponse, l'ALMAMY exprima le grand plaisir que lui causait ma visite, et me pria de transmettre ses remerciements les plus chaleureux et les plus sincères à sa Majesté la Reine d'Angleterre pour son aimable message et pour avoir chargé un officier au rang élevé de Gouverneur d'en être le porteur.

Il dit qu'il préférait les Anglais à toute autre nation et que son plus grand souhait était de toujours entretenir des relations amicales avec eux. Le Roi et ses chefs exprimèrent leur grande surprise en apprenant quelle grande distance nous avions couvert et à quelle vitesse nous avons voyagé ; et pour finir, le Roi rendit hommage à l'homme blanc pour sa vitalité, son endurance et son courage. A deux heures et demie, l'entretien prît fin et mes officiers et moi-même prîmes congé du Roi et regagnâmes nos quartiers.

Je consacrai une partie du reste de la journée suivante à sortir et à préparer les présents destinés au Roi et à recevoir les personnes venues me rendre visite ; et le 30, à huit heures du matin, je me rendis à la cour du Roi où, comme convenu à l'avance, le Roi et ses notables s'étaient réunis pour me recevoir.

Au cours de cet entretien, je réitérai le message de sa Majesté et m'étendis sur les avantages du commerce et du travail pacifique et, ayant informé l'ALMAMY que j'avais été délégué par la Reine pour conclure un traité de paix et de commerce, je passai à la lecture et à l'explication, clause par clause, des dispositions du traité qui avait été préparé et devait lui être soumis pour accord et ratification. Après que tout eu été entièrement expliqué et que la teneur et la signification de chacune des clauses eurent été bien précisées, je demandai au Roi s'il était disposé à accepter et respecter les termes et les provisions du traité et à signifier son accord en apposant sa signature au document. Sa réponse fut qu'il était disposé à conclure le traité avec moi, et qu'il était très heureux de nouer des liens d'amitié avec les Anglais, comme les FOULAHS aimaient les Anglais et préféraient leurs marchandises à celles de toute autre nation.

Il poursuivit en disant que quelques Français étaient venus à TIMBO il y avait quelques années de cela et qu'ils avaient essayé de le persuader de conclure un traité avec eux et de leur vendre un terrain sur lequel ils voulaient construire mais, bien qu'ils eussent offert une forte somme et qu'ils eussent tenté de l'éblouir par un projet de chemin de fer à travers son pays et la promesse que les marchands français achèteraient tout ce qui était à vendre dans la région et qu'ils paieraient un bon prix même pour la bouse de vache ; cependant, bien qu'ils eussent fait preuve de toutes sortes de ruses, il ne se laissa pas séduire et ils durent se retirer, frustrés dans leurs desseins, leur but étant, pensait-il, la conquête et l'annexion.

Avant de signer le traité que je désirais conclure avec lui, il dit qu'il avait une remarque à faire et quelques questions à poser concernant un traité qu'il avait passé, 10 années auparavant avec Mr. BEYDEN. Sur ce, il relata les circonstances liées au traité auquel il faisait allusion et après que j'ai répondu à ses questions de mon mieux, il exprima son désir de signer le traité que j'avais été chargé de conclure avec lui ; les signatures nécessaires furent donc apposées au document, qui était en deux exemplaires, l'un rédigé en anglais et l'autre en arabe et qui fut remis au Roi.

Le traité ayant été conclu, les nombreux présents de grande valeur qui avaient été choisis, pour le Roi, furent exposés aux regards de toutes les personnes assemblées et furent ensuite remis, en présence du Roi, aux personnes qui étaient chargées de les recevoir.

Dès que l'on eut fini de parcourir la liste et que le dernier article eut changé de mains, le Roi exprima ses remerciements pour les riches présents qui lui avaient été offerts et me pria de transmettre ses remerciements chaleureux à sa Majesté pour sa grande bonté envers lui.

Je demandai ensuite au Roi s'il aimait voir le milicien exécuter quelques-uns de ses exercices, et quand il répondit par l'affirmative, le détachement fit une démonstration de l'exercice de la batonnette dont l'exécution intéressa et étonna fort le Roi, ainsi que ses chefs et son peuple ; et après cette présentation d'une partie de l'art de l'attaque et de la défense la réunion prit fin après avoir duré quatre heures.

Le lendemain, j'eus une dernière entrevue avec le Roi, et le soir, je remis quelques présents à son Premier ministre, à son principal conseiller et à un des princes, et le jour suivant, (1er avril), à huit heures du matin, nous nous mîmes en route pour regagner TIMBO. Comme nous traversions NINGUSORRIE, un messenger vint à ma rencontre et m'informa que le Roi et ses chefs étaient assemblés dans un terrain à découvert tout près de là et qu'ils désiraient nous serrer la main et faire leurs adieux. Je me rendis donc à l'endroit où le Roi était assis, et après un échange de bons souhaits, les derniers mots d'adieux furent prononcés et je me hâtai de rattraper mes hommes qui m'avaient devancé.

NINGUSORRIE se trouve au nord-est de TIMBO, à environ 35 milles à vol d'oiseau, mais en raison des méandres de la route et de sa nature accidentée il faut parcourir plus de 40 milles pour relier les deux villes.

C'est une ville ouverte, qui s'étire tout en longueur et compte environ 150 habitations distantes les unes des autres ; la ville est entourée de collines qui s'élèvent à près de 2.000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La Région qui s'étend entre TIMBO et NINGUSORRIE est généralement accidentée et rocailleuse et est arrosée par le Fleuve Sénégal et ses affluents.

Reprenant le chemin emprunté à l'aller, nous regagnâmes TIMBO à quatre heures et demie, l'après-midi du 2 AVRIL et nous y séjournâmes jusqu'au matin du 4 jour où, à 11 heures du matin l'expédition commença sa marche vers la côte.

Un des chevaux mourut en cours de route, entre NINGUSORRIE et TIMBO et le cheval malade que nous avons laissé à TIMBO mourut le lendemain de notre retour.

Mon intention, conformément à mes instructions, était de visiter FALABA si cela était possible, mais comme il n'y avait de route d'aucune sorte entre TIMBO et FALABA, je dus renvoyer mon projet au jour où je trouverais une route y conduisant et ce n'est qu'après avoir couvert plus de la moitié de la distance entre TIMBO et la côte que je trouvai un tel chemin.

Après avoir quitté TIMBO, nous traversâmes DARAH TIMBO (100 habitations) et à environ 10 milles au Sud-ouest de TIMBO, nous traversâmes de nouveau le fleuve Sénégal, dont on dit qu'il prend sa source dans une chaîne de hautes montagnes à l'ouest de TIMBO.

Nous parcourûmes une région accidentée avec des vallées fertiles et, de temps à autre, des versants fertiles, et traversâmes, le 4 AVRIL, NANFAGU (150 habitations) le 5, KOOMI (200 habitations), le 6, TELICO (100 habitations), et, le soir du 7, nous arrivâmes à SAYIDIAH (50 habitations) qui est une ville frontière appartenant au pays SOOSOO.

Dans les environs de TELICO, je rencontrai une femme travaillant dans les champs qui parlait bien l'anglais et qui m'apprit qu'elle était originaire de FREETOWN, qu'elle avait été vendue comme esclave quatre années auparavant par le chef de Port LOCCO, que son mari vivait à FREETOWN et que lorsqu'on l'avait vendue comme esclave, on l'avait séparée de son enfant, qui était avec elle, à ce moment là, à Port LOCCO. Elle fut reconnue par un ou deux des porteurs qui la connaissaient à FREETOWN et quand elle les vit, elle se précipita vers eux, se jeta au cou de l'un d'entre eux et commença à sangloter en se lamentant sur son triste sort. Cependant, quand je lui assurai ma protection, son désespoir se mua en joie et en gratitude et ses larmes firent place à un sourire heureux d'espoir et de joyeuse impatience.

Je demandai qui était son maître ou propriétaire mais il s'était rendu dans un village éloigné ; je l'emmenai donc avec moi à TELICO où j'exposai son cas au chef de la ville et l'informai de mon intention de la ramener avec moi à FREETOWN.

A TELICO, je vis un petit four pour la fonte du fer et le métal produit semblait d'excellente qualité. On m'apprit qu l'on pouvait trouver du minerai de fer en abondance dans les environs.

La nuit après notre départ de TELICO, on nous vola un des deux chevaux restants, et malgré des recherches effectuées à des milles à la ronde nous ne pûmes ni le retrouver ni même sa trace.

Ayant quitté SAYIDIAH à onze heures moins le quart du matin, le 8 AVRIL nous traversâmes KARIMOUYAH (80 habitations) et SAYNAH (100 habitations) et à 8 Heures du soir le 10 AVRIL, nous arrivâmes à YANAH (100 habitations) où nous traversâmes une route menant à FALABA.

Quand nous fîmes halte la nuit du 8 AVRIL, un des porteurs originaires du CONGO, du nom de JOHN THOMAS, ne se présenta pas avec le reste de l'Expédition et ne fit pas non plus son apparition le lendemain matin. Il avait l'habitude d'être constamment à la traîne, bien qu'ayant souvent été rappelé à l'ordre.

Comme je ne trouvais pas opportun de retarder la progression de l'Expédition pour attendre ce porteur, peut-être en vain, j'envoyai un Caporal et deux miliciens à sa recherche et cas où ils ne le rencontreraient pas, d'aller jusqu'à SADIYIAH, d'où nous étions partis avec le reste de l'Expédition. Leurs instructions étaient de poser des questions en cour de et de demander au chef du village de SAYIDIAH de les aider dans leur quête.

Cependant les recherches s'avérèrent infructueuses et quelques jours plus tard, ils rejoignirent le gros de l'Expédition et m'informèrent que personne n'avait vu le porteur manquant après son départ de SAYIDAH, mais que le chef de cette ville ferait des investigations. Il est fort probable que, soit à dessein, soit par inadvertance, il avait pris un mauvais chemin, mais, dans tous les cas, il était fautif car il n'aurait pas du se laisser distancer par l'Expédition.

Le 11 avril, au matin, je commençai à ranger et remballer les paquets pour FALABA, avec l'aide de mes deux agents. A une heure de l'après-midi, nous avons terminé cette tâche et j'avais rédigé, des instructions pour le Docteur BOWNING et le lieutenant DUMBLETON que j'avais décidé de ne pas emmener avec moi à FALABA, en raison des pluies qui avaient commencé.

Je me rendis ensuite dans la cour où les porteurs étaient rassemblés afin de choisir ceux qui m'accompagneront FALABA, mais, à ma grande surprise et à ma grande déception, presque tous les porteurs SIERRA-LEONAIIS refusèrent de se rendre à FALABA et, bien que j'eusse signalé que leur refus équivalait à une rupture de contrat et qu'ils perdraient tout leur salaire, ils persistèrent dans leur refus, et je dus, à mon grand regret, abandonner tout projet de visiter FALABA ou toute autre partie du pays SOOLIMA.

Les porteurs qui avaient refusé de m'accompagner à FALABA pensaient que je serais obligé de fermer les yeux sur leur non-respect du contrat car je devais encore les utiliser pour porter les charges jusqu'à la côte ; mais j'étais bien décidé à leur faire payer leur mauvaise foi ; je refusai donc de les employer comme porteurs et d'avoir tout contact avec eux et je réussis, avec beaucoup d'efforts et d'aménagements, à faire porter leurs charges par d'autres personnes engagées à cette fin.

Pour en finir avec ses porteurs récalcitrants, je dois signaler qu'après notre arrivée à FREETOWN, je reçus de ces hommes une pétition où ils me priaient de leur accorder un demi-salaire (9 pence par jour) pour la période allant de la date du départ de FREETOWN à celle de la rupture de contrat, ce qui équivaut à les traiter bien mieux qu'ils ne le méritaient.

Quand à mes porteurs originaires de BATHURST, il faut leur rendre cette justice qu'ils restèrent loyaux envers moi et envers leurs engagements et qu'ils étaient prêts à me suivre partout où j'allais.

Avant d'arriver à YANYAH, je dus abandonner le seul cheval qui nous restait car il était si faible et si décharné qu'il ne pouvait plus voyager. Je le confiai aux soins d'un des hommes que je chargeai de nous suivre à faible allure ; il réussit à conduire le cheval jusqu'aux environs de KIKONKEY, et là, il le laissa à la garde d'un commerçant jusqu'à ce que l'on put le chercher.

Le 12 avril, à huit heures du matin, nous quittâmes YANAH et, après avoir traversé LALAH (100 habitations) et LIFFOORY (50 habitations) nous gagnâmes SAMIYAH à huit heures un quart du soir.

En traversant le village de LALAH-, j'entendis une voix crier "Maître, Maître, sauves moi", et, me dirigeant vers l'endroit d'où venaient ces cris de détresse, je trouvai un garçon assis sous l'auvent d'une case les pieds et les mains liés. Quand je l'interrogeai, il déclara qu'il se nommait JOHN SAWYER ; qu'il était natif de Port LOCCO et qu'il était esclave à l'origine mais près de cinq ans auparavant, il s'était rendu à FREETOWN et il occupait là des fonctions de serviteur privé et aussi de manoeuvre du Gouvernement au dépôt du service Topographique. Quelques mois auparavant, un homme nommé COMRAH, de KISSY ROAD, FREETOWN, l'avait envoyé à KITCHUM dans le SCARCIES où il avait été vendu à un homme du nom de ROCKEE par ordre de COOMRAH.

Présumant que les déclarations de ce garçon étaient correctes, et que KITCHUM, était en territoire britannique, je me sentis contraint de le racheter, ce que je fis au prix de 5 livres 8 shillings, et je le ramenai avec moi à FREETOWN.

Le Docteur BROWNING qui ne se portait pas très bien à YANAH, eut un accès de fièvre peu de temps après notre départ de cette ville et il fut si affaibli que je dus faire préparer un hamac dans lequel les miliciens se relayèrent pour le porter, aucun des porteurs n'ayant disponible pour le faire.

La fièvre tomba le jour suivant, mais, naturellement, il était plutôt faible et le lendemain, ce fut au tour du Lieutenant DUMBLETON d'avoir la fièvre et il dut être porté jusqu'à notre arrivée à Port LOCCO, le 18 ; à notre arrivée, il était guéri de sa maladie.

Les quatre villes citées en dernier se trouvent dans le pays TOMBUCHU dont le Chef-lieu est SAMIYAH. Nous quittâmes SAMIYAH l'après-midi du 13 AVRIL et arrivâmes à Port LOCCO le 18 à midi, après avoir traversé en chemin plusieurs petits villages du pays LIMBAH et franchi les Fleuves KABBA et LITTLE SCARCIES, le premier en pirogue et le second à gué car ce dernier n'avait alors que trois pieds de profondeur mais montait rapidement en raison des fortes pluies de l'intérieur.

De Port LOCCO, j'expédiai une lettre à l'Administrateur en chef, Mr STREETEN, lui demandant de nous envoyer le paquebot colonial "Prince Of Wales" afin de nous ramener à FREETOWN, aucun transport ne pouvant être loué à Port LOCCO. Cependant le paquebot n'étant pas disponible, Mr STREETEN nous envoya une chaloupe ainsi que quelques bateaux loués pour l'occasion. Nous embarquâmes le matin du 21 AVRIL et arrivâmes à FREETOWN l'après-midi de ce même jour et ainsi prit fin l'Expédition de la Haute Gambie qui, du jour de l'embarquement à BATHURST à notre arrivée à FREETOWN, dura exactement trois mois.

## REMARQUES GENERALES

Dans mon rapport, je n'ai ni mentionné ou décrit, les nombreuses entrevues que j'ai conduites avec les différents CHefs ou notables des nombreux villages ou villes traversés par l'Expédition, ni fait allusion aux présents offerts dans ces villes car la répétition, fréquente du récit de tels incidents et de telles transactions allongerait de beaucoup mon rapport et, par surcroît, serait fastidieux.

Il est bon, avant de mettre fin à mon rapport, que je fasse quelques remarques d'ordre général sur les pays traversés par l'expédition et sur leurs potentialités concernant l'intensification du travail et l'accroissement du commerce.

Tout d'abord, concernant les possibilités de transport offertes par le Fleuve Gambie, je dois avouer une certaine déception, car la partie du Fleuve située en amont de BARRACOUNDA n'est pas navigable, en saison sèche pour les bateaux d'un tirant d'eau de plus de quelques pieds et est à peine navigable, en saison des pluies, en raison de la rapidité des courants dans son chenal. Si un Fleuve tel que la Gambie traversait une région fortement peuplée dont les habitants étaient Pacifiques et industriels et avaient les besoins de l'homme civilisé ou tout au moins, des besoins autres que ceux élémentaires de l'homme Ouest-Africain, nul doute que cette partie du Fleuve située entre YARBUTENDA et BADY pourrait servir de voie commerciale si l'on utilisait des bateaux à vapeur spécialement conçus, et si l'on enlevait les obstructions et l'on draguait les bas-fonds mais un ensemble de conditions telles que celles décrites ci-dessus n'existe pas dans ce pays et il serait vain, je pense, d'espérer que même les siècles à venir pourraient amener un tel concours de circonstances favorables.

L'on a beaucoup parlé et beaucoup écrit, en exagérant sur les potentialités et les ressources de la côte occidentale de l'Afrique et de l'intérieur et sur la possibilité et même la probabilité pour cette région de devenir une sorte de deuxième Inde et de représenter le dernier espoir du fabricant britannique dans sa lutte contre la concurrence qui l'assaille cruellement de tous côtés ; mais ceux qui se sont adonnés à de telles prédictions ont basé leurs déclarations soi-disant prophétiques sur le tissu sans fondement de conjectures vagues et complaisantes, conjectures qui s'avèrent erronées au plus haut point.

Fort heureusement, le sort du fabricant et du négociant britannique ne dépend pas de l'Eldorado du commerce Ouest-Africain et, par conséquent tout espoir fondé sur cette fiction de l'avenir, à savoir l'éventualité que l'Afrique devienne un débouché pour les produits manufacturés Britannique, risque peu d'être déçu.

Je pense que l'on à jamais assez reconnu le fait que l'Afrique et surtout la côte occidentale de ce continent, est très peu peuplée et que, lorsqu'on a une population clairsemée, sans perspective ou probabilité d'immigration, il ne peut y avoir ni accroissement ni expansion du commerce même dans des situations qui autrement pourraient être les plus favorables.

C'est sur cette de la densité que repose toute spéculation du commerce et sur l'opportunité coûteuse pour les voyages ou le transport ; et en Afrique de l'Ouest la population est non seulement très réduite en nombre mais encore, je pense, si non stagnante, en fait décroissante en tout cas, je suis convaincu qu'il n'y a aucune croissance démographique naturelle comme elle existe dans d'autres pays, mais il n'est pas facile de déterminer et ceci est du à la pratique de la polygamie, aux guerres fréquentes qui ravagent le pays ou à la considérable mortalité infantile qui sévit sans aucun doute.

Il est probable que ces trois facteurs réunis sont la cause d'une stagnation ou d'une diminution de la population, mais des trois, c'est, je pense le dernier, c'est à-dire la mortalité infantile, qui est l'élément le plus actif.

La question démographique est à la base même des potentialités d'un pays en matière de commerce et de production et représente, si j'ose dire, le coefficient algébrique de toutes les autres ressources et capacités, connues ou inconnues d'un pays ; je recommande donc qu'elle soit prise en considération par ceux qui rêvent d'une croissance presque illimitée du commerce qu'ils se figurent naïvement devoir être le fruit et la récompense d'une ouverture sur l'intérieur du pays et de la création de moyens de transport accrus.

Loin de moi, la pensée dénigrer tout effort tendant à ouvrir l'intérieur du pays au commerce ou à le doter de moyens de transport pour les biens et les produits (ou d'affirmer que l'accroissement du commerce est impossible voire improbable, mais un tel accroissement est, je pense, tout à fait relatif, et c'est là tout ce que j'affirme) ; mais là où ces opérations sont coûteuses, là où l'entretien de leur efficacité entraîne, des coûts importants en hommes et en argent, je crains que le bénéfice obtenu en retour ne soit pas plus substantiel que celui du projet connu sous le nom de "SOUTH SEA BUBBLE" (Bulle des Mers du Sud).

J'écris longuement sur ce sujet dans le but d'essayer de dissiper les idées fausses qui y sont associées, mais je ne souhaite nullement donner à penser qu'aucun effort ne devrait être entrepris en vue d'améliorer les échanges commerciaux et d'intensifier le travail qui est le principal support du commerce ; j'affirme tout simplement qu'il ne faudrait pas se laisser éblouir par des espérances attrayantes mais trompeuses ; espérances qui visent l'impossible.

Je terminerai mon rapport par les remarques suivantes sur les régions situées entre YARBUTENDA et le FUTA JALLON, et sur le FUTA JALLON même.

La région de WOOLLIE sur la rive Nord, et celle de CANTORA sur la rive sud du Fleuve Gambie sont des pays détruits, dévastés par la guerre, une guerre au cours de laquelle non seulement les villes et les villages furent pillés et détruits, mais encore, crime plus grand, tous ceux qui avaient échappé à l'épée furent réduits à l'esclavage, à l'exception de ceux qui cherchèrent et trouvèrent le salut dans la fuite.

Dans le WOOLLIE comme dans le CANTORA, quelques petits villages ont surgi mais ces deux régions peuvent être considérées comme presque inhabitées.

Au-delà du WOOLLIE, les pays JALLACOTTA et BADY s'étendent sur la rive Nord et la rive Sud au Fleuve et après avoir traversé une zone inhabitée, on entre dans le pays CARBOO.

Le sol de ces régions semble fertile et facile à travailler mais seule une infime partie est cultivée. Quand on va du pays GARBOO au FUTA JALLON, les habitants de ces régions passent progressivement de l'agriculture à l'élevage et dans le FUTA JALLON même on peut voir des troupeaux de bœufs relativement importants et bon nombre de moutons.

Le bétail, quoique de petite taille, est d'une bonne race et ressemble assez à nos bêtes à courtes cornes, avec leur poitrail épais, leurs pattes courtes, et leur capacité d'engraissement rapide.

Le pays du FUTA JALLON est en général très montagneux et en beaucoup d'endroits très rocheux et les cours d'eau, y abondent. Beaucoup des vallées sont très fertiles et il y a aussi de vastes étendues de terre fertile sur certains des plateaux.

Presque toutes les roches que j'ai vues sont ferrugineuses et ces montagnes doivent receler, profondément enfoui, du minerai de fer en quantité presque inépuisable.

Aucun des cours d'eau que nous avons traversée n'est navigable jusqu'au FUTA JALLON où, dit-on, les Fleuves Gambie, Rio Grande et Sénégal prennent leur source.

Il n'y a pas de forêts denses comme celles de la GOLD COAST sur le parcours de l'Expédition et on ne trouve de palmier (Elais Guineensis) ni dans le GARBOO ni dans le FUTA JALLON.

Dans le FUTA JALLON, j'ai vu quelques arbres de Karité et j'ai appris qu'il en poussait beaucoup plus dans certaines régions du royaume. Le GARBOO et le FUTA JALLON produisent du caoutchouc, et la Cire, le Bétail, les Peaux et l'arachide sont également produits de ces régions.

Bien que l'on puisse parfois se procurer de l'Or et de l'Ivoire en petites quantités chez les indigènes de certaines régions du FOUTA JALLON, ce ne sont pas là à proprement parler des produits locaux mais ils proviennent des pays au Nord et à l'Est du FUTA JALLON et sont obtenus par troc.

Exception faite, du tissage du Coton en bandes étroites appelées pagne, il n'y a pas d'industrie textile au FUTA JALLON, ni dans aucun des autres pays traversés par l'Expédition. On se livre à la fonte du fer dans un ou deux endroits, mais à une très petite échelle ; on rencontre parfois un forgeron indigène mais ses travaux sont limités à la confection de couteaux, de pointes de flèches et de houes rudimentaires destinées à l'agriculture.

Dans l'agriculture, la houe est le seul outil utilisé et les activités telles que le drainage, le sous-solage et l'irrigation sont inconnues dans le pays ; et on ne pratique même pas la fumure ou la rotation des cultures.

Les Foulahs sont MAHOMETANS, et tout comme leurs coreligionnaires partout ailleurs, ils observent très strictement les rites ou manifestations extérieures de leur foi.

Physiquement, les FOULAHS sont généralement grands et minces et leur teint est presque aussi clair que celui du mulâtre.

Ils sont polygames, ont des esclaves, mais ils ne fument pas, ne boivent pas de boissons alcooliques. Cependant, ils utilisent le tabac à priser, qu'ils n'aspirent pas par le nez mais qu'ils ont coutume de mâcher.

On dit qu'à l'origine, les FOULAHS sont venus d'un pays arabe appelé FACEE qui se trouve au-delà de TOMBOUCTOU. Leur arrivée à TIMBO où ils se sont d'abord installés, remonte à deux siècles.

A l'origine, le FUTA JALLON appartenait aux EADEMS, mais le pays leur fut arraché par les FOULAHS qui les vainquirent et les chassèrent.

Sous la domination EADEMS, le pays s'appelait le JALLUNKA, d'où la dernière partie de l'actuel nom composé FUTA JALLON. Il semble que, il y a près de deux cents ans, trois Chefs FOULAHS envahirent le pays, le premier, nommé CARAMOKO ALPHA, prenant TIMBO, le second appelé CARAMOKO ALPHA BOREA, s'emparant de HACUNDY MADGIE, et le troisième, acquit la terre par conquête, ils tinrent conseil pour nommer un Roi parmi chef de TIMBO règne avec plus ou moins d'autorité sur l'ensemble du royaume.

Quelques temps après les événements décrits ci-dessus, le pays fut divisé en dix dewals ou provinces à savoir : TIMBO, AKULIMADGIE, LADY, TIMBEE, KABA, KOEE, KOLADY, BYLO, MOUDIYAH et KOLEN. Chacun de ces dewals a son propre chef qui administre les affaires de sa province sans beaucoup sans se référer au Roi.

Mais non seulement le FUTA JALLON a son Roi ou ALMAMY et tous les dewals, leurs Chefs, mais en outre, le pays à, en même temps, un autre Roi et un ensemble de chefs qui sont, en quelque sorte, inactifs, jusqu'au moment où, émergeant de leur relative obscurité, ils assument pleinement le pouvoir ; juste avant leur succession au pouvoir, le premier Roi et le premier groupe de chefs se retirent et se mettent à leur tour en inactivité.

Ainsi, le royaume a toujours deux Rois, chaque province deux princes et chaque ville deux Chefs ; et tout comme dans la plus part des communautés européennes il y a deux partis politiques, l'un sortant quand l'autre arrive au pouvoir, dans le FUTA JALLON, l'accession au pouvoir d'un parti donne le signal du retrait de l'autre.

La durée habituelle du règne du Roi est de trois ans, mais elle est soumise à de grandes variations puisqu'elle va parfois jusqu'à dix ans, et parfois ne dure que douze mois.

La coutume semble être que si le Roi au pouvoir est puissant et populaire, il peut régner pour une période de plus de trois ans ; mais d'autre part, si, à n'importe quel moment, le Roi non régnant est assez puissant pour vaincre le Roi en place par la force des armes, il l'évince de son pouvoir et règne à sa place.

Une autre coutume est que, si le Roi met sur le point d'abandonner le trône, son règne étant arrivé à sa fin, avant de se retirer, il fait la guerre à quelque tribu du voisinage ; s'il en sort victorieux, il en tire de la gloire pour son nom et de l'Or pour ses coffres. La recherche de l'or est presque la raison de toutes les guerres en Afrique occidentale, leur objectif réel étant le pillage et la prise d'esclaves.

Chez les FOULAHS, la législation criminelle est très stricte. Comme dans la plus part des pays, le meurtre est puni par la peine de mort ; pour le vol, le châtement est le suivant : premier délit = 100 coups de fouet ; pour le deuxième = amputation de la main gauche ; pour le troisième = amputation de la main droite ; pour le quatrième = amputation du pied gauche ; pour le cinquième = amputation du pied droit. Si un homme vole 100 vaches, on lui attache une corde autour du cou et on tire sur la corde dans deux directions opposées jusqu'à ce que mort s'en suive. Le viol est puni de mort, l'agresseur recevant sur la poitrine des coups mortels assés à l'aide d'une grosse pierre. Si la victime n'est pas vierge, le criminel reçoit 100 coups de fouet et est banni. Pour l'adultère les deux coupables reçoivent 100 coups de fouet chacun et on leur rase la tête. L'ivresse est punie de mort, mais c'est un crime presque inconnu dans le pays de FUTA JALLON.

Dans aucun des pays de l'intérieur que j'ai traversé, je n'ai rien vu qui dénota le progrès ou les ressources de l'invention. Les cases et les instruments domestiques et autres sont de la même facture qu'ils devaient être depuis des siècles car ils ne pouvaient être beaucoup plus primitifs qu'ils ne le sont à présent.

Le manque d'invention des indigènes est très évident et, je pense, est dû en partie (mais certes pas entièrement) à l'absence de ce que l'on peut appeler la pression démographique.

Pour revenir un instant à la question du commerce le long du Fleuve de la Haute Gambie, il serait bon de rappeler que les indigènes de JALLACOTTA, BADY, du Pays GARBOO et de cette partie du FOUTA JALLON qui jouxte le pays GARBOO souhaiteraient ardemment que les marchands de BATHURST établissent des comptoirs à YARBUTENDA et que la praticabilité et la sécurité des routes qui y mènent soient assurées. Les indigènes ont également déclaré qu'ils préféreraient les produits anglais à ceux des autres nations et que la route menant à YARBUTENDA était plus praticable que celles menant à Rio Numez.

Il me serait convenable de ma part de terminer ce rapport sans exprimer ma gratitude envers le Lieutenant DUMBLETON et le Docteur BROWNING pour le zèle et l'empressement avec lesquels ils m'ont aidé à chaque fois que leurs services pouvaient m'être utiles ou sans leur rendre un juste hommage pour la patience et la bonne humeur avec lesquelles ils ont supporté la fatigue et les rigueurs et les épreuves de l'Expédition.

Je joins à ce rapport un itinéraire et une carte du trajet parcouru par l'Expédition, qui sont l'œuvre du Lieutenant DUMBLETON et qui, mieux que mes éloges, sont la preuve du zèle et de l'intelligence avec lesquels il a exécuté les tâches qui lui étaient confiées. Le Lieutenant DUMBLETON avait l'intention de tracer une carte à grande échelle du Fleuve de Haute Gambie, mais il n'a pas eu le temps de la faire avant de regagner l'Angleterre. Cependant je lui ai demandé d'envoyer la carte directement au colonial office dès qu'il l'aura achevée.

L'Expédition a été bien reçue tout au long du trajet en ce qui concerne les manifestations de bienvenue et d'amitié ; mais elle a rencontré beaucoup de difficultés pour le ravitaillement des hommes et des chevaux. Malheureusement la période choisie pour entreprendre l'expédition n'était pas des plus propices car le pays était agité par des perspectives de guerres.